

— Ah ! deux fines lames ! la partie sera belle, mais dangereux pour celui à qui écherra d'Ornay ! Il a un coup de pointe incroyable, et qui jusqu'ici n'a jamais manqué son homme !

— Nous tâcherons qu'il le manque cette fois, si c'est à moi qu'il s'adresse ! répondit d'Herbaut avec un sourire railleur.

— N'importe, prends garde !

Puis, se tournant vers le baron :

— Excusez-nous, cher ami, continua le chevalier, nous nous occupons là, devant vous, d'affaires qui vous intéressent peu. Puis, tout à l'heure, il faudra encore que vous ayez l'extrême obligeance de nous pardonner, car nous allons être forcés de vous laisser seul dans ce cabaret durant quelques instants.

— Je serais désolé que vous vous gêniez pour moi ! répondit le baron.

— Et même, reprit La Guiche en riant, si nous ne revenions ni l'un ni l'autre, il faudrait nous excuser encore. Faites donc provision d'indulgence, je vous prie.

— Et si je ne vous revois pas ce matin, où vous retrouverai-je, messieurs ?

— Au ciel peut être, si le bon Dieu veut bien nous recevoir ! dit le marquis en riant.

— Comment ? fit le baron avec étonnement.

— Nous allons nous battre, et nous attendons notre ami d'Arcourt qui me sort de second avec d'Herbaut, répondit La Guiche.

— Ah ! fit le jeune homme sans aucune marque d'étonnement.

— Oui, à dix heures, nos adversaires seront dans la seconde allée de droite.

— Je regrette que vous ayez vous deux seconds, mon cher chevalier ; je me serais fait un véritable plaisir de tirer l'épée en votre honneur pour mieux cimenter notre amitié nouvelle.

— Ce sera pour une autre fois, baron, et je retiens votre parole.

— Et comment se nomme votre adversaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion à connaître son nom ?

— Il n'y a aucune indiscrétion, mon très cher !

— C'est quelqu'un de la cour, sans doute ?

— C'est un excellent gentilhomme.

— Et qui est ?...

— Le comte de Bernac.

Le baron tournait alors le dos au foyer ardent.

En entendant la réponse du chevalier, il fit un mouvement tellement brusque en arrière que, posant le talon de sa botte dans le feu, il fit jaillir autour de lui une pluie d'étrincelles.

— Vous allez vous brûler ! s'écria le marquis.

— Le comte de Bernac ! répéta le baron sans paraître avoir entendu l'observation de M. d'Herbaut.

— Lui même, dit La Guiche. Le connaissez-vous donc ?

Le baron ne répondit pas. Il était devenu soudain d'une pâleur extrême, puis, par une réaction subite, son visage s'empourpra et les veines de son front se tendirent sous l'effort du sang qui y arrivait en trop grande abondance.

— Le connaissez-vous ? répéta le chevalier.

— Non ! dit le baron qui avait repris tout son sang-froid. Quel est ce comte de Bernac ?

— Un gentilhomme d'excellente famille de Picardie, mais d'origine bretonne.

— Et... il habite Paris ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis quelques années, je crois. Nous sommes fort liés ensemble.

— Alors, vous pourrez me présenter à lui ?

— Oui... c'est-à-dire, s'il ne me tue pas ce matin, ou si je ne le tue pas moi-même, auquel cas la présentation serait difficile, vous en conviendrez.

— Je serais enchanté de faire sa connaissance ! poursuivit le baron, répondant évidemment à ses propres pensées et sans avoir écouté les paroles de La Guiche.

— Ah ça ! baron, dit d'Herbaut en riant, est-ce qu'il en est pour vous de l'amitié comme du passage des rivières ? Vous paraîsez disposé à vous jeter au cou de Bernac, comme vous vous êtes élané dans la Seine.

— Mon Dieu ! répondit le baron en riant à son tour, mais d'un rire sec et nerveux qui avait quelque chose de strident ; mon Dieu ! mon désir de connaître ce M. de Bernac est bien naturel !

Un homme que vous estimez assez pour en faire votre ami et pour risquer votre vie contre la sienne doit être, à mes yeux, un gentilhomme accompli.

— Eh bien ! dit le marquis, s'il tue La Guiche, je vous présenterai à lui, je vous le promets.

— Mais, saorebleu ! interrompit le chevalier avec impatience, l'heure va sonner, et d'Arcourt ne vient pas.

— Peut-être avait-il lui-même quelque affaire d'honneur pour ce matin, fit observer d'Herbaut.

— Il m'aurait fait prévenir.

— Ton billet ne l'aura peut-être pas trouvé à son hôtel.

— C'est possible.

— Alors, s'écria le baron, si cela est, il ne viendra pas !

— C'est probable ! dit le marquis en riant.

— Ah ! fit le chevalier qui s'était rapproché de la fenêtre et qui se penchait au dehors, le voici, sans doute.

Le baron fit un geste de dépit et de colère.

— Non, ajouta presque aussitôt La Guiche, c'est d'Ornay. Nos adversaires nous attendent, marquis, il faut être poli et aller au-devant d'eux.

M. d'Herbaut frappa du pied le plancher avec impatience, tandis que le chevalier ouvrait la porte du cabaret.

— Que le diable emporte d'Arcourt ! dit-il.

— Eh non ! s'écria le baron. Que Dieu le bénisse ! au contraire.

— Pourquoi ? demanda La Guiche en se retournant.

— Parce qu'il vous manque un second, et que me voilà !

Le marquis et le chevalier échangèrent un regard interrogateur.

Tous deux semblaient hésiter à répondre.

Par la porte ouverte on apercevait, au fond d'une allée faisant face, M. d'Ornay qui avançait vers le cabaret.

Plus loin, deux autres hommes demeuraient stationnaires et paraissaient attendre.

L'un de ces deux hommes était le comte de Bernac, l'autre était le vicomte de Benzeville.

## VI

## LES SECONDS

— Baron, dit brusquement le chevalier de La Guiche en se retournant vers M. de Grandair, qui, le feutre orné sur l'oreille droite et la main gauche appuyée sur la garde de sa